



La foire Frieze sous le signe de la lutte des femmes et des Noirs

Bien qu'entravé par le Brexit, le salon d'art contemporain et ancien de Londres, qui se tient jusqu'au 17 octobre, a renoué avec son public

Vous nous avez manqué!» Cette phrase qu'on lisait sur les vitrines des commerces après les déconfinements était le mantra des vernissages, mercredi 13 octobre, des foires Frieze et Frieze Masters, qui s'achèvent dimanche 17 octobre, à Londres. Malgré un taux de contamination par le Covid-19 encore élevé en Angleterre, les visiteurs tombaient le masque, trop heureux de regoûter à la « vie d'avant ».

La pandémie et ses bonnes résolutions n'ont en effet rien changé, sous les deux tentes blanches déployées dans Regent's Park. Côté contemporain, une foule presque aussi dense que pour l'édition 2019 se pressait dans les allées. Les restrictions sanitaires imposées à l'entrée du Royaume-Uni n'avaient pas découragé tous les VIP de la jet-set arty. Comme toujours, côté « Masters » (spécialisée dans l'art ancien), l'ambiance se veut plus feutrée, mais ceux qui doivent être ici y sont. Au soir de l'ouverture, les galeries les plus puissantes ont fait savoir que les affaires avaient repris.

Business as usual? Pas tout à fait. Car, en deux ans, le monde a changé, a fortiori vu du Royaume-Uni. Le Brexit complique la circulation des hommes et des œuvres, transformant le passage à la douane en cauchemar bureaucratique. Plusieurs galeries étrangères ont d'ailleurs fermé leur représentation à Londres, à l'instar de Marian Goodman, Tornabuoni Art et Cortesi. Des changements sociétaux ont profondément ébranlé la foire, qui, longtemps, avait cultivé une excentricité mâtinée de vulgarité bling-bling. Le fond de l'air est noir, désormais.

La violence faite aux femmes, par exemple, se lit sur une tente de la Libanaise Mounira Al Solh, qui a recueilli les mots et les pleurs de femmes maltraitées, puis les a brodés. La chute de l'Afghanistan surgit aussi, avec l'ombre des fondamentalistes talibans qui s'incarnent dans une toile pourtant ancienne, datée de 2002, de Malcolm Morley, représentant une famille afghane, la femme noyée sous une burqa bleue.

D'autres femmes occupent le stand de la galerie Mor Charpentier : photographiées par Teresa Margolles, ces courageuses tentent de survivre à la frontière entre la Colombie et le Venezuela. Ailleurs, on valorise les « femme de » ou « ex-femme de », telle la peintre américaine Nancy Graves, visible sur le stand de Ceysson & Bénétière, qui partagea durant cinq ans la vie du sculpteur Richard Serra.

Opportunisme visible

Mais toutes les artistes ne méritent pas une résurrection, et toutes les facettes d'une œuvre, fût-elle importante, ne valent pas d'être éclairées. Chez Frieze Masters, par exemple, les dessins figuratifs de la Libanaise Huguette Caland ne sont pas à la hauteur des abstractions subversives, traversées de désir, qui ont fait sa re-

L'exercice nécessaire de valoriser femmes et minorités se révèle trop répétitif. Voire paresseux

nommée. De même, Janet Sobel, présentée par The Gallery of Everything, n'est pas « la plus importante peintre surréaliste », comme le marchand Sidney Janis s'est plu à le dire en 1946...

L'autre événement planétaire de 2020, le mouvement Black Lives Matter, s'impose aussi dans cette vitrine de l'art. La place des Noirs dans nos sociétés est scrutée, dénoncée comme insuffisante, revendiquée. Les luttes intersectionnelles sont très présentes, et ce d'autant plus quand les galeries sont puissantes. Ainsi, chez Hauser & Wirth, une sculpture de Simone Leigh – qui représentera les Etats-Unis à la Biennale de Venise en 2022 – côtoie une toile de Glenn Ligon, non loin d'un tableau de Lorna Simpson. La représentation du corps noir est reprise partout, sous toutes ses formes. Un opportunisme un peu trop visible.

Dans les musées comme dans les galeries de la ville, les artistes noirs donnent aussi de la voix : Hervé Télémaque à la Serpentine Gallery, Theaster Gates à la Whitechapel, l'étonnante peintre Jordan Casteel chez Massimo De Carlo, Noah Davis, fondateur de l'Underground Museum à Los Angeles, à la galerie Zwirner... L'exercice nécessaire de valoriser femmes et minorités se révèle trop répétitif. Voire paresseux. « Je montre des portraits de femmes parce que c'est ce qu'il faut faire aujourd'hui », lâche benoîtement le marchand de tableaux anciens Giuseppe de Robilant, qui, à défaut de montrer des femmes peintres – « je n'en ai pas » –, a imaginé sur son stand un coin au titre poussif « Vierge, muse et héroïne ».

Dans l'ensemble, Frieze traduit les vertus comme les limites des résurrections, ainsi que d'un art contestataire, tendance favela chic, comme ces baskets méticuleusement installées par le Brésilien Paulo Nazareth sur le stand immaculé de Mendes Wood. L'art politique, ici, est configuré pour épater les collectionneurs, en leur donnant la minidose de bonne conscience permettant de dépeiner, sans trop y penser. ■

ROXANA AZIMI

Frieze.com